FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

I

(Suite.)

John Huggs, cependant, n'était pas sauvé pour avoir atteint les crêtes.

Les Indiens à cheval et à pied, escaladant les collines, s'étaient mis à sa poursuite avec fureur.

Mais une direction habile présida à leurs recherches.

Leur cavalerie, favorisée par les lueurs immenses de l'incendie, décrivit un large cercle, enveloppant la crête sur laquelle le marin avait pris pied.

Le comte et Grandmoreau, curieux de voir comment cette chasse prendrait fin, avaient rapidement pris congé de M. d'Eragny après lui avoir donné pour escorte le reste de la bande.

—Si Burgh était ici, dit Main-de-Fer en montrant au compte la rapide manœuvre des Indiens, il pousserait des exclamations d'admiration.

—Ces gens-là s'y prennent avec une habileté remarquable pour couper toute retraite à maître John Huggs.

—En effet ! dit le comte.

—Ces apaches sont dirigés de main de maître.

La foudroyante évolution des Indiens ne permettait pas de supposer qu'un homme à pied comme l'était John Huggs eût franchi à temps le cercle.

Il était donc enfermé.

Les cavaliers n'avaient pas grand espace à surveiller.

Fuir semblait impossible.

—Il n'en réchappera pas ! dit Tête-de-Bison d'un air joyeux.

—Tant mieux, en un sens ! observa le comte : car c'est un drôle.

—Tant pis, d'autre part, car c'est un fier luron.

—Oh ! fit Tête-de-Bison, la battue commence.

En effet, les Indiens à pied entraient dans le cercle avec un certain nombre de gens d'Austin, cavaliers et piétons, curieux de voir ce qui se passerait.

On fouilla le terrain...

Chacun, à son gré, cherchait ici et là.

Parmi les gens d'Austin se trouvait le capitaine qui avait failli être fusillé par les Apaches, et que la reine avait gracié quelques jours auparavant.

Il était à cheval.

Nous avons vu ce qu'était cet officier.

Un homme de caractère vil et plat.

Il avait eu une peur horrible et la grâce donnée par la reine l'avait transporté d'une vive reconnaissance.

A cette heure, il la manifestait bruyamment.

Il courait en avant, sondait chaque rocher, chaque buisson.

Il se lançait dans les sentiers perdus, se montrant plus âpre à la chasse qu'aucun indien.

Il y avait de la gratitude, peut-être, dans son zèle, mais aussi du calcul.

Une capture pareille lui vaudrait sans doute quelque bonne aubaine qu'il réclamerait adroitement.

La reine ne pourrait lui refuser quelque

bijon de sa toilette qu'emandé avec la grâce et la finesse d'un habil courtois.

Il songeait à tout cela en galopant dans un chemin creux à plus de trois cents mètres en avant de tous.

Tout à coup une masse tomba du sommet d'un rocher en croupe sur sa selle et avant qu'il eût proféré un cri, dix doigts de fer lui tordirent le cou comme à un simple poulet.

C'était John Huggs qui accomplissait ce haut fait.

Embusqué sur le roc, il saisissait l'occasion... à la nuque.

L'homme étouffé, Huggs lui arracha sa tunique d'uniforme et se la passa ; car son torse était à nu.

Il avait couché devant lui l'homme étranglé.

Dire avec quelle merveilleuse prestesse le coup fut opéré est impossible : un marin, un gabier hors ligne, un homme accoutumé aux plus périlleuses gymnastiques avait pu accomplir si vite un pareil tour de force.

Le forban prit les armes du capitaine, éperonna le cheval, le mena près du précipice et fit tomber le corps le long des pentes.

Le cadavre alla rouler sur un bûcher !

Cela fait, il poussa droit vers un point du cercle.

Nous avons dit qu'il parlait le dialecte apache.

Jouant son rôle il demanda aux cavaliers d'un air empressé :

—L'avez-vous vu ?

—Le brigand !

—Il est introuvable."

Et autres interpellations faites dans le but d'occuper les Peaux-Rouges, et de se rendre compte de la façon dont étaient montés les cavaliers les plus rapprochés.

Il remarqua que leurs montures semblaient inférieures à la sienne.

Alors, lançant l'excellent cheval du capitaine, il fila comme un trait.

L'audacieux forban avait réussi à s'échapper.

En vain se mirent-ils à sa poursuite, il les distança et disparut dans la nuit.

Ce fut pour les cavaliers une grande confusion.

Il y eut une scène de fureur et de hurlements indescriptible.

Toute la nuit les Apaches s'acharnèrent inutilement à chercher comment l'évasion avait pu s'opérer.

Le cadavre du capitaine étant brûlé on ne s'expliqua pas comment Huggs s'était procuré tunique, armes et cheval.

Et le comte conclut de tout cet incident.

—Décidément ce John Huggs est un homme à craindre.

Sur ce, il se remit en route pour Austin avec Grandmoreau.

Le lendemain de cette scène, vers midi, la reine voyait une de ses femmes entrer dans son pavillon et lui annoncer l'aigle-bleu.

Un instant après, le frère entra chez la sœur.

La reine reçut le chef avec cette familiarité dont elle usait d'ordinaire avec lui ; elle lui montra une fourrure et lui dit en souriant :

—Que mon frère prenne place et qu'il parle !

—A-t-on retrouvé les traces du négrier ?

Elle se regarda dans un miroir, et, en attendant la réponse, elle lissait ses cheveux. Mais l'aigle-bleu resta debout.

La reine étonnée de ce qu'il gardait le silence, se retourna.

Tout à coup elle tressaillit.

L'aigle-bleu lui semblait transformé.

L'œil du chef brillait plus vif, plus pénétrant, plus assuré qu'autrefois.

Son front rayonnant d'intelligence semblait plus vaste ; on eut dit qu'il était illuminé par une auréole.

—Qu'a donc mon frère aujourd'hui ? demanda-t-elle avec intérêt.

—Rien ! dit froidement l'aigle-bleu.

—On dirait qu'il souffre ! reprit la reine.

—Sa main est blanchie par la fièvre et son visage en est allongé.

—Effet de ma blessure ! dit l'aigle-bleu.

—Que mon frère se repose sur une fourrure.

—Non.

—Je ne viens pas en frère.

—Ah ! fit la reine.

—Il y a donc des choses nouvelles ?

—Oui.

Et sur ces mots secs, laconiques, le sachem fit un geste de mauvaise humeur.

—Mais, s'écria la reine, qu'a donc l'aigle-bleu ?

—Il est mécontent.

—Pourquoi ?

—Parce que la reine se perd.

Sur ce mot, le sachem se tut encore et il se fit un assez long silence.

La reine méditait.

Elle demanda enfin :

—L'aigle-bleu peut-il me dire ce que signifient ces paroles ?

—Elles disent que la reine se perd ! fit catégoriquement le sachem.

—Elles disent que bientôt la reine ne sera plus reine."

Sur cette menace, la Vierge aux cheveux d'argent se redressa frémissante.

—Qui donc, demanda-t-elle, oserait m'enlever mon pouvoir ?

—Nous, les sachems ! dit le chef.

—La reine sait bien que demain on peut la chasser de la tribu.

—Et c'est mon frère qui parle ainsi !

—Lui-même !

—Et les sachems ont résolu d'agir ainsi !

—Pas un n'y songe.

—L'aigle-bleu parle aujourd'hui un singulier langage.

—Si les sachems n'ont pas de mauvaises intentions, pourquoi me déposeraient-ils ?

—Parce que, moi, je leur ouvrirai les yeux.

La reine pâlit de colère.

—Ainsi, dit-elle, c'est mon frère qui se révolte contre moi.

—Il le faut.

—Mon cœur en saigne.

—Mais j'en ai l'ordre.

—Comment... l'ordre ?... dit la reine.

L'aigle-bleu secoua la tête.

—La femme est un oiseau à cervelle légère ! dit-il.

—N'y a-t-il pas au-dessus de la reine ou des sachems, au-dessus des Apaches, au-dessus de tous les Indiens, un homme auquel tous ceux dont le sang est rouge doivent obéir ?

—Le sauveur ! dit la reine.

—C'est de lui que je tiens mes ordres et mes pouvoirs.

—Et tu as vu l'homme de feu ! s'écria précipitamment la reine.

—Je l'ai vu ! dit l'aigle-bleu.

La Vierge aux cheveux d'argent parut anéantie de surprise.

—Ainsi, fit-elle, il est ici, bien réellement ici ?

—Les deux yeux que voici, dit l'aigle-bleu, l'ont contemplé.

—Les deux mains que voilà se sont placés ans les siennes :

—Et l'ordre ! Cet ordre ! fit la reine.

L'aigle-bleu ouvrit sa poitrine et montra, suspendue à son cou, une sorte de croisant fait d'un seul et énorme diamant.

—Voilà, dit-il, le signe de commandement sur les tribus.